

---

**BROGNIET (Éric), *Christian Hubin, Le lieu et la formule***

Avin Hannut, Luce Wilquin, coll. L'Œuvre en lumière, 2003

**Laurent Demoulin**

---

**Édition électronique**URL : <https://journals.openedition.org/textyles/634>DOI : [10.4000/textyles.634](https://doi.org/10.4000/textyles.634)

ISSN : 2295-2667

**Éditeur**

ker éditions

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 129-130

ISBN : 2-87106-393-1

ISSN : 0776-0116

Ce document vous est fourni par Université de Liège

**Référence électronique**

Laurent Demoulin, « BROGNIET (Éric), *Christian Hubin, Le lieu et la formule* », *Textyles* [En ligne], 28 | 2005, mis en ligne le 08 juin 2012, consulté le 04 mars 2026. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/634> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/textyles.634>

---

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2023.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

---

# BROGNIET (Éric), *Christian Hubin, Le lieu et la formule*

Avin Hannut, Luce Wilquin, coll. L'Œuvre en lumière, 2003

Laurent Demoulin

---

## RÉFÉRENCE

BROGNIET (Éric), *Christian Hubin, Le lieu et la formule*. Avin Hannut, Luce Wilquin, coll. L'Œuvre en lumière, 2003, 117 p.

- 1 Né à Marchin en 1941, Christian Hubin est l'auteur d'une œuvre poétique d'une grande exigence, qui se répartit en une trentaine de recueils parus entre 1962 et aujourd'hui. Les commentateurs ont l'habitude de diviser cet ensemble en deux parties, selon des critères internes (esthétique et philosophie de l'œuvre) et externe (éditorial). C'est au milieu des années 1980 que Christian Hubin, jusque-là publié chez divers éditeurs, voit son recueil *Personne* paraître chez José Corti, maison prestigieuse et sélective à laquelle il est depuis resté fidèle. Or, dans ce recueil, son projet poétique se radicalise : il abandonne les métaphores surréalistes pour une écriture dépouillée à l'extrême, rejetant tout lyrisme, effaçant toute trace de l'énonciation et, au niveau syntaxique, supprimant les propositions principales au profit de subordonnées elliptiques. Les poèmes qui en résultent, pour la plupart disposés en vers libres courts, posent en permanence une question cruciale : celle du sens.
- 2 Dans son essai *Christian Hubin, Le lieu et la formule*, Éric Brogniet se penche, notamment, sur cette question et sur la division de l'œuvre. Par rapport à celle-ci, son but paraît clair : il s'agit pour lui d'établir des ponts entre les deux parties et de montrer en quoi la première préparait le terrain à la seconde. Résumer l'apport de son ouvrage quant à la question du sens est moins aisé, car celle-ci revient sans cesse sur le tapis sans être analysée de façon systématique. Précisons à cet égard qu'Éric Brogniet, dont l'œuvre poétique est elle-même déjà importante, réalise ici, d'ailleurs avec brio, un texte de critique-écrivain, à la manière d'un Blanchot : s'il est très ambitieux d'un point de vue

intellectuel, s'il fait des détours par la phénoménologie, la musique et les arts plastiques, s'il cite ses sources avec précision et s'il s'appuie à bon escient sur les autres commentateurs de Hubin tels que Francis Édeline ou Pierre Romnée, il produit davantage un plaidoyer vibrant en faveur du poète (et, derrière lui, d'une certaine conception de la poésie moderne) qu'une étude de type universitaire. *Le lieu et la formule* avance par sauts successifs, sans craindre les contradictions apparentes et les vrais paradoxes. Son essai tend à ouvrir un large débat et non à imposer une doctrine construite. Ainsi, quant à la question du sens, lit-on, pages 25-26, que la langue de Christian Hubin est « libérée du sens » et peut à ce titre « indiquer “le réel absolu” ». Éric Brogniet donne ensuite, page 30, la parole à Pierre Romnée, qui déclare que cette même langue est adéquate à l'univers dans la mesure où celui-ci est « régi par la loi de l'entropie ». Puis Brogniet défend l'idée selon laquelle « la conscience du décalage par rapport à la réalité » (p. 30) est à la base « de l'expression poétique ». On glisse donc d'un réalisme « absolu » (c'est-à-dire, sans doute, indépendant des grilles imposées par le langage et ancré sur une réalité par nature inaccessible), à un réalisme directement mimétique du monde tel que chacun peut en appréhender le désordre, pour en arriver à une sorte d'anti-réalisme du décalage. La première position sera développée pages 45-46 par le biais d'une réflexion de la philosophe Chantal Collomb : la poésie de Hubin exprime « la pure présence des choses » (p. 45), elle laisse parler les choses, mais comme « l'être des choses relève de l'indicible » (p. 46), elle a recours à l'ellipse. Ainsi, peut-être pouvons-nous lever la contradiction entre les deux premiers points de vue : il s'agit bien d'un réalisme absolu attaché à dire l'indicible, mais qui ne s'arrête pas à cette impossibilité et qui parvient, en déconstruisant la syntaxe au moyen de l'ellipse, au réalisme mimétique de l'entropie.

- 3 Les déclarations de Hubin auxquelles Brogniet fait appel vont encore dans d'autres directions. Pages 63-64, « écrire » consiste selon le poète en une « tentative d'arracher un sens au monde et à notre nuit, d'être un moyen de connaissance, mais en même temps dans le refus de s'illusionner sur ses pouvoirs [...] ». Cette fois, le texte n'obéit plus au réalisme absolu de la chose même, ni à l'anti-réalisme, ni au mimétisme du chaos. Il est tentative, lucide et modeste, d'ordonnement de ce chaos. Cependant, la position défendue par Romnée semble plaire également à Hubin, qui, dans le même texte, évoque une « paraphrase infinie du monde, de sa genèse perpétuelle » (p. 65) et aboutit à l'idée de fusion. Il souligne cependant lui-même qu'il s'agit là d'une autre voie (« À moins que [...] », p. 65). La problématique du sens conserve donc ici la forme d'un questionnement inépuisable. Et les propositions émises, pour pertinentes qu'elles soient, concernent à chaque fois l'œuvre dans son ensemble. Elles ne disent rien de la position du lecteur face à un poème précis de Christian Hubin : le sens y surgit puis y disparaît, abandonne une cristallisation possible pour une autre, traverse les vers comme une comète dans la nuit. Éric Brogniet n'évite d'ailleurs pas le contact avec le texte puisqu'il reproduit une analyse de poème signée Georges Legros (pp. 39-40) avant de s'adonner au même exercice pages 47 et 48.
- 4 Le texte de Brogniet est suivi d'un entretien, d'une haute tenue, avec Christian Hubin, qui se termine par une déclaration paradoxale du poète. Celui-ci assigne en effet à la poésie le but suivant : « Dire sans dire. Relier sans lien. Le poème est son effacement. Le réel est son cénotaphe. » (p. 88). Les annexes comportent également, outre un cahier photographique, des lettres adressées à Hubin au sujet de son œuvre, entre autres par

François Jacqmin, Roger Munier et Jacques Brault. Enfin, l'ouvrage se clôt par une bibliographie des livres de Hubin ainsi que des articles écrits à son sujet.

## *Littérature et savoir(s)*

Ce sont des questions cruciales et fondamentales que pose, dès son titre, cet épais volume aux pages denses et serrées : « l'œuvre littéraire peut-elle prétendre à la connaissance, au savoir ? Si tel est le cas, comment se définit l'originalité du savoir littéraire ? Enfin, quelle relation le savoir littéraire peut-il entretenir avec les autres formes de connaissances, notamment les discours théoriques des sciences humaines ? », se demandent à son orée (p. 7) Sophie Klimis et Laurent Van Eynde avant de se lancer dans un plaidoyer convaincant en faveur de l'interdisciplinarité.

Évidemment, à travers les vingt et une contributions qui composent l'ouvrage, le lecteur ne trouvera pas une réponse univoque et arrêtée à ces questions, même si tous les auteurs sont d'accord pour répondre par l'affirmative à la première d'entre elles. Il s'agit de la photographie d'un travail collégial en cours et d'une promesse de prolongements fructueux.

Plusieurs de ces contributions concernent de près ou de loin la littérature belge. Relevons d'abord quelques échos indirects : les œuvres d'écrivains belges servent parfois d'exemples ou de contre-exemples dans des articles qui ne sont pas centrés sur elles : ainsi, dans « Ligne et soustractions : ahan chez Francis Ponge », Laurent Liénart se penche rapidement sur l'emploi des adverbes modalisateurs dans *Mentir* d'Eugène Savitzkaya (p. 387) et compare *Antarctique* de Francis Dannemark au *Tristram Shandy* de Sterne (p. 388) avant d'évoquer les liens ayant uni Ponge et Franz Hellens (p. 396).

Quant au philosophe et écrivain Éric Clémens, si, dans son article « Le langage poétique et la trouée du savoir. Michel Deguy et Christian Prigent », il s'intéresse aux deux poètes français éponymes, en présentant leur projet poétique, il défend aussi sans doute le sien. Une phrase emblématique permet peut-être de le résumer : « écrire poétiquement s'affronte à l'illusion subjective, référentielle, formelle et communicationnelle ; écrire poétiquement s'affronte à l'impossible, à l'irreprésentable, à l'illisible, sinon même à l'incorporel... » (p. 408)

Venons-en aux deux contributions explicitement consacrées aux écrivains belges. Dans « La littérature comme moyen de connaissance : temps vécu et temps historique dans *De secrètes injustices* de Xavier Hanotte » (pp. 337-351), l'historien Éric Bousmar a la bonne idée de faire état de l'interrogation qu'éveille en lui un roman dans lequel l'histoire peut être considérée comme un personnage à part entière. Après avoir établi une typologie des différents liens habituels entre histoire et roman, Bousmar affirme que Xavier Hanotte invente un rapport à l'histoire original, qui consiste à la mettre en scène. L'analyse proposée, très convaincante, montre que ce rapport a lieu à plusieurs niveaux mais toujours de façon romanesque, c'est-à-dire avec les armes de la fiction et non à travers un discours rapporté.

Myriam Wathee-Delmotte, pour sa part, revient sur la carrière de l'écrivain dont elle est devenue l'incontournable spécialiste dans « La construction des savoirs et la question des genres. Polymorphie de la matière œdipienne chez Henry Bauchau » (pp. 353-368). Son objectif est triple : d'abord, en se basant essentiellement sur le témoignage de Bauchau dans *L'Écriture et la Circonstance* (1988), elle retrace l'évolution intellectuelle et psychanalytique qui a permis à un homme d'action raté (selon son propre jugement) de devenir l'écrivain que l'on sait. L'écriture, dans ses liens avec la psychanalyse, est, pour Bauchau, d'abord affaire de son et de rythme (p. 357), elle est le fruit d'une « dictée intérieure » (p. 362) et se traduit par des « formes dialogiques » (p. 358), ce qui permet à Myriam Wathee-Delmotte de le rapprocher d'un autre écrivain belge, Henri Michaux. Ensuite, la deuxième partie de l'article, riche en références variées, se penche sur la question du mythe, explorée par Bauchau, dans ses rapports avec le savoir. Enfin, Wathee-Delmotte décline les

variantes du mythe d'Œdipe dans l'ensemble de l'œuvre, à partir de la pièce *La Machination* (p. 364) jusqu'aux adaptations théâtrales d'*Œdipe sur la route* par Michèle Fabien et Frédéric Dussenne et d'*Antigone* par Christine Delmotte (p. 367). (Laurent Demoulin)

Références : KLIMIS (Sophie) et VAN EYNDE (Laurent), dir., *Littérature et savoir(s)*. Bruxelles. Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 2002, 445 pages.